

Roger Des Roches, Herménégilde Chiasson, Thierry Dimanche

Jacques Paquin

Numéro 132, hiver 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2008). Compte rendu de [Roger Des Roches, Herménégilde Chiasson, Thierry Dimanche]. *Lettres québécoises*, (132), 43–44.

☆☆☆☆

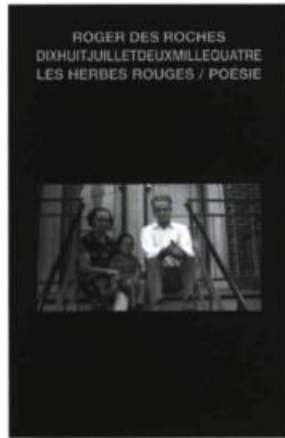
Roger Des Roches, *Dixhuitjuilletdeuxmillequatre*, Montréal, Les Herbes rouges, 2008, 56 p., 12,95 \$.



Ça, la mort

Écrire pour la disparition ?

Décidément, l'écriture du deuil est entrée en force dans la production poétique des dernières années, depuis *Les heures* de Fernand Ouellette, en passant par *Tombeau de Lou* de Denise Desautels et plus récemment *Ce qui nous abandonne* de François Charron. Et chaque fois, les poètes ont dû faire face à la difficile gageure de parler de soi, de leurs liens avec les grandes figures paternelles ou maternelles tout en restant poètes, sans sacrifier la langue du poème. Voici que l'écriture de Roger



Des Roches se consacre à la remémoration de la mort de sa mère. Comme chez Charron, Des Roches laisse dans l'ombre la part du biographique, des écritures du moi et des confidences funéraires. Seule l'occupe une question qui se résumerait à ceci : quoi faire avec ça, la mort de sa mère, comment le dire sans cesser d'être dans la langue ? Les 24 sections qui forment cette recherche haletante du comment dire apparaissent comme



ROGER DES ROCHES

des collages de paroles, dites à soi-même, où le relais des dialogues à l'infini permet le détachement de l'événement pour favoriser le choc de la mort dans le poème. Des Roches parle à une étrangère en étranger et c'est dans cette perdition des repères que fils et mère se retrouvent :

*Elle a dit mais je dis :
"Je suis devenu rogerjaitoutjourspeur.
Ne regarde pas dans mes yeux.
Regarde dans un livre
qui est perdre qui est ma tête qui est moi. Brisée, brisé". (p. 19)*

Biffées les marques du cœur, mis au rancart les aveux, niés les liens du sang. Dans des suites de poèmes au rythme coupé, écrites à partir de lambeaux de paroles (« et je me taille aussitôt des morceaux de langue », lit-on, p. 20), *Dixjuilletdeuxmillequatre* est un long poème qui agglutine plus qu'il n'unit ce qui a été séparé. Le texte multiplie les mots formés, comme le titre, d'une seule pâte (« Lorsqu'elle pleurait jesuismort », p. 21). D'où vient que le refus du pathos rend plus poignante encore cette expérience d'écriture, je ne saurais le dire. Mais chaque fois que le poème vient à toucher du doigt les mots *mort*, *mère*, *fils*, il nous *restitue*, au sens corporel du terme, la vérité ingrate du poème : « J'avais besoin de sa mort prochaine. / J'avais j'étais honte et amour. » (p. 41)

☆☆☆☆ 1/2

Herménégilde Chiasson, *Béatitudes*, Sudbury, Prise de parole, 2007, 132 p., 15,95 \$.

Les portes du paradis

Tout le monde veut aller au ciel...

Doit-on s'étonner de trouver sous la plume d'un poète contemporain une référence aussi explicite au sacré, alors que les traditions religieuses font l'objet de ponctuelles remises en question ? En quoi le fonds catholique des Québécois et des francophones d'Amérique peut-il encore nourrir la poésie ? Il fut un temps où le motif religieux offrait un moule commode pour le déploiement du grand lyrisme et nombreux sont les poètes qui ont puisé à cette manne intarissable que représentent les versets bibliques. Chiasson renoue donc à son tour avec une thématique et une forme empruntées à l'Évangile selon Matthieu. Sur plus de cent pages, le poète, tel un christ moderne, énumère tous les bienheureux à partir d'une structure répétitive qui donne ses repères à cette parole grandiloquente



HERMÉNÉGILDE CHIASSON

mais qui convient aux propos du poète qui s'adresse, entre autres, à ceux qui relèvent la tête, se demandant pourquoi les oiseaux sont bruyants, ceux qui attendent la fin du crépuscule, ceux qui ne cessent de consulter les catalogues et qui ne commandent jamais rien à la vie (p. 9).

Aussitôt me sont revenus des poèmes qui usaient du même patron, comme le « Dîner de têtes » de Prévert récité par Reggiani, où les « ceux qui... » étaient les représentants du peuple exploité par le Capital. Mais la poésie québécoise a à son tour utilisé à l'envi cette forme liturgique pour sortir le pays de la torpeur. Herménégilde Chiasson reste fidèle à l'esprit du texte évangélique qui lui sert de modèle et accorde le ciel à tout le monde, même à « celles qui compromettent leur guérison prochaine en ingurgitant des doses massives d'alcool » (p. 15), « ceux qui s'en prennent aux non-fumeurs / ceux qui ont bu et qui boiront de plus belle » (p. 31). Cette bienveillance universelle ne donne pas vraiment ses critères, mais on peut supputer qu'elle s'étend à ceux et celles qui échappent, même à leur insu, à la pensée et à la morale commune.

Il y a ainsi de ces recueils qui se veulent des hymnes à l'amour universel et que la forme sauve de la mièvrerie dont on pourrait accuser leurs propos. Cela donne parfois de grands recueils, comme *Intime faiblesse des mortels* de Paul Chamberland. Et il est vrai que le recours à un procédé aussi répétitif pourrait lasser si Chiasson, en poète de métier, n'avait pas ménagé des modulations diverses, qui vont du vers bref à de longs blocs qui se dilatent sur près d'une page, avant de reprendre la série des « ceux qui... ». Malgré les bons sentiments exprimés par le poète, je ne pouvais croire qu'il ne s'agissait que de cela : déverser sa bienveillance pour les lecteurs béats devant ces vagues de paroles



Herménégilde Chiasson
Béatitudes

la parole
press

dispensatrices de félicités. Conscient lui-même de « cette prière douteuse » (p. 132), Chiasson donne en quelque sorte la clé, toute simple, de cette extase qui attend « ceux qui » : le sentiment « qu'il est toujours temps, qu'il est encore possible de s'envoler des lieux, de se retrouver ailleurs » (p. 132). Ce recueil, qui invite à une foi naïve mais aussi à l'intuition d'un salut, pourra faire sourire ceux qui s'attardent à la facture religieuse, mais on ne saurait être insensible à la maîtrise parfaite d'un discours pas aussi simple qu'on le croit. Le poème déroule à la façon du cinéma (le poète est aussi cinéaste) des scènes de vie croquées sur le vif du quotidien qui sont touchantes et forcent l'admiration.

☆☆ 1/2

Thierry Dimanche, *D'où que la parole théâtre*, Montréal, l'Hexagone, 2007, 80 p., 14,95 \$.

Un théâtre obscur

Ou les aléas de l'expérimentation.

La poésie de Thierry Dimanche détonne dans le catalogue habituel des Éditions de l'Hexagone où la poésie expérimentale n'a pas traditionnellement sa place. On serait plus porté à lire ces écrits chez des éditeurs plus aventureux, voire téméraires. Dans un phrasé où les substantifs sont presque systématiquement amputés de leur déterminant, la poésie de Dimanche cherche à allier le travail formel aux pulsions violentes. Les premiers vers donnent le ton : « D'où que le théâtre parole / il faut loger fureur meurtrière quelque part » (p. 11). Organisées à partir de sections dont la série de poèmes débute à XI, et qui laisse entendre un volet précédent qui en fait n'a jamais existé, les divisions de recueil portent des mentions qui indiquent leur tonalité respective, à la manière d'un morceau de musique : *furioso*, *schezrdando*, *risoluto*, etc.



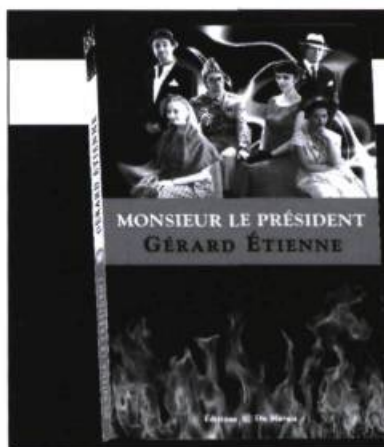
THIERRY DIMANCHE



Mais puisqu'il s'agit surtout de théâtraliser la parole poétique — voilà aussi qui rappelle Gauvreau, que Dimanche fréquente assidûment —, cette poésie joue de divers registres, expose une scénographie du poème avec ses jeux typographiques afin de faire advenir une parole. C'est celle du lecteur lui-même qui est visée, du moins est-ce le projet affiché sur la scène du poème : « le lecteur est parlé / où le bavard / écoute » (p. 30). Malgré cette volonté didactique, et peut-être à cause d'elle, le recueil m'est

apparu hermétique, il a provoqué chez moi l'opposé d'une participation pleine et entière du lecteur. Car quel que fût l'objectif du poète, les réflecteurs étaient résolument vers le moi et non pas vers son destinataire, même si tous les efforts visaient à inscrire ce moi uniquement dans les coups de théâtre du langage. Je suis resté en coulisses, incapable d'applaudir à la prestation, si ce n'est avant la levée de rideau, où le comédien poète fait « ses adieux au vide » (p. 69).

Il semble que Dimanche ait pris à la lettre cette citation de Cocteau, qui cautionne son hermétisme : « Moins une œuvre est comprise, moins vite elle ouvre ses pétales et moins vite elle se fane. » Il lui reste encore à trouver sa voix.



"Monsieur le Président", c'est aussi un livre...

www.editionsdumarais.ca*

* savoir lire d'où l'on vient